



Daria Marx

TUER LE VIEUX

Roman

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Photo : © Dan Kenyon / Getty Images

INTÉRIEUR

Mise en pages : Pixellence

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être utilisée pour l'entraînement, l'affinage ou l'alimentation de modèles d'intelligence artificielle, de grands modèles de langage (LLM) ou de tout système d'IA générative, sans l'autorisation expresse et écrite de l'autrice.

© Éditions Flammarion, Paris, 2026, pour l'édition française

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026, pour la présente édition

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-497-7

ISBN (PDF) : 978-2-89811-498-4

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-499-1

Dépôt légal : 4^e trimestre 2026

flammarionquebec.com

« It's my fault
It's my fault
It's my fault
The way I broke the Earth »

ANOHNI, It's My Fault

Aux monstrueuses

Il était 10 heures du matin, j'avais mis douze réveils qui n'avaient servi à rien, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, j'avais bu six cafés, j'avais fumé toutes mes clopes, c'était l'heure. J'avais pensé longtemps à ce que je devais porter ce jour-là, à la tenue qu'on met pour aller au commissariat. Il n'y a pas de rubrique dans *Marie Claire*, « 10 conseils vestimentaires pour réussir votre dépôt de plainte », page 34, entre deux pubs illisibles remplies de plages et de nanas à petits seins qui dansent sur un parking. J'avais demandé aux copines, elles n'avaient pas eu l'air de saisir, les mignonnes. Pour elles c'était évident. On allait m'écouter. Point à la ligne. Parce que mon histoire, tu vois, elle est, sans en rajouter, horrible. Enfin je pense. Je prends des précautions oratoires avec moi-même, c'est l'habitude quand personne ne t'écoute, même quand tu hurles. Quand personne ne te croit, tu commences à tout mettre au conditionnel, on te prend pour

une mytho, on te dit que t'en rajoutes, alors tu commences à douter. Tout tremble, le réel et le reste. Rien n'est plus jamais droit.

Ça fait dix ans que je me demande si j'ai rêvé. Parfois, ça me réveille la nuit, je me persuade que ce n'est pas possible, j'ai lu trop de trucs glauques, j'ai vu trop de films, je deviens folle. « Ces choses-là », ça n'arrive pas aux petites filles blondes et bien peignées. Pourtant, je me souviens bien de tout, des détails, le pire ce sont les odeurs, elles s'imprègnent dans ton nez, elles y habitent gratos, bien planquées. C'est foutu, ça te prend au détour d'une rue, chez une pote, partout, l'odeur arrive et te casse la tête en deux, clé de bras, elle te menotte au canapé et elle t'oblige à te souvenir. Tu connais le film par cœur. Amnésie traumatique, c'est ce que les psychiatres observent, mais amnésique, c'est quand tu ne te souviens pas, c'est quand t'oublies tout, le grand blanc. Le rêve. Moi, je sais, je sens, je ressens, j'ai la gerbe et j'ai la honte et j'ai le poids, j'ai les odeurs et les gestes et la lumière verte de la salle de bains, la faïence abîmée sur le bord de la baignoire, regarde les carreaux et tais-toi. Je ne comprends pas comment j'ai pu raconter toute ma vie la même histoire, qu'il était bizarre le vieux, les longues séances de douche, les obsessions de propreté, j'ai pourtant dit que je ne voulais plus y aller, j'ai dit les crèmes jusque dans ma vulve, allongée sur le tapis rose devant la baignoire, ses vieux doigts qui brillent,

enduits de Mixa Bébé. Personne ne réagit, jamais personne ne me propose d'aller le défoncer. Tu retournes chez le vieux l'été prochain, t'es contente ? Et moi je répondais oui, parce que c'était plus simple que de redire les rituels autour de la pisse et le whisky de 10 h 45, personne n'écoute, personne ne croit les enfants, même pas les petites filles blondes et bien peignées, il ne peut rien leur arriver.

C'est le divorce de mes parents qui m'a sauvée du vieux, une vieille bonne histoire de haine entre les familles. À 12 ans, j'ai arrêté d'être sa petite femme en intérim, on m'a rendu sans le vouloir mon droit à l'été et à l'enfance. Je fais très bien semblant, c'est un talent, je ne connais pas d'état plus glorieux que celui-là, arrêter d'être soi. Avec le recul, j'ai envie d'applaudir toute la force de mes 12 ans et ma capacité à foutre le vieux aux oubliettes de ma tête. Je me suis préservée quelques années d'une normalité approximative. L'adolescence, quand tu as passé ton enfance à te faire tripoter, c'est un délire. Je suis comme un claque-doigt, ces petits pétards qu'on lance pour les faire éclater. Je fonce dans les murs pour le plaisir de l'impact, pour me faire exploser, je veux me faire mal, c'est trop chic, je veux qu'on me remarque, je veux qu'on me craigne aussi, je veux exister.

Un matin, c'est fini, subitement, j'ai envie de crever. La lumière s'éteint. J'ai oublié le sens de la

marche, je ne sais plus comment me lever du lit. Et c'est là que le vieux revient, dans mes nuits, dans mon nez, dix ans après. Je ne lui échappe pas.

Je consulte, je raconte le vieux, personne ne s'offusque, personne ne m'indique de solutions, on me laisse parler. Je comprends en répétant deux fois par semaine pendant six mois dans le bureau sans lumière d'un centre médico-psychologique de quartier que j'ai vécu de l'inceste, et que, non vraiment, ce n'était « pas OK ». Les psys disent vraiment ça, comme les féministes d'Internet, ce n'est pas OK, ce n'est pas normal, ce n'est pas juste, mais personne ne me propose de lui cramer la gueule, personne ne se désigne pour lui arracher la bite, personne ne me conseille même de porter plainte, on m'écoute raconter des horreurs en gardant l'air placide. À chaque entretien, j'espère que le psy va s'énervier, qu'il va dire que le vieux est un pervers, qu'il mérite d'être mort ou qu'on devrait au moins l'empêcher de recommencer, mais rien ne se passe jamais. J'ai la responsabilité, seule, de « gérer » mon rapport au vieux, il faut que je me « positionne », il faut que je « prenne du recul », il faut que je me soigne. C'est moi la malade.

Moi je suis en colère, moi je voudrais tuer le vieux. Je le répète à chaque séance, je veux tuer le vieux, et je vois bien que les psys me trouvent folle, alors je demande, vous voulez que je vive avec le souvenir de ses doigts dans ma chatte et

qu'il continue à boire son apéro en terrasse, chacun sa peine, moi les doigts, lui le soleil ? C'est moi le problème, ma violence. Ça les inquiète, peut-être faudrait-il adapter le traitement, peut-être faudrait-il penser à vous faire hospitaliser, vous n'apportez pas de réponses constructives à votre mal-être, vous ne pouvez pas tuer le vieux, vous devez vivre, c'est comme ça, c'est la loi. Je veux pouvoir fantasmer mon crime tranquillement sans qu'on me foute sous Haldol, je me casse. Je pense à le tuer de centaines de manières différentes, et puis je pense surtout à me tuer, c'est techniquement plus simple d'ailleurs, je me brûle les os avec tout ce qui passe, et la bouffe et les clopes et la drogue et les gars et les fêtes, et puis c'est comme tout, même le pire, c'est dingue, ça finit par s'arrêter.

Ce désir débordant de me foutre par la fenêtre, ces images constantes du crâne du vieux sous ma semelle, tout s'éloigne, c'est moins fort, c'est moins présent, c'est « vivre avec » comme ils disent, c'est accepter. Ça dure un temps, ça me permet de dire #moiaussi, et je me laisse y croire un moment, qu'on peut tout apaiser dans la révolution féministe, trouver de la douceur et du refuge avec les autres violées, les autres incestées. C'est rassurant de ne pas être la seule, c'est immonde de ne pas être la seule. En écoutant les autres, j'apprends que l'horreur n'a pas de limites,

que mon inceste n'est pas le pire. Est-ce que je dois arrêter de le raconter ? Il faut jouer le jeu, devenir distributrice officielle du témoignage qui-va-bien, revivre sans cesse les mêmes questions débiles, mais alors pourquoi vous n'en avez pas parlé quand vous étiez enfant, et surtout, vos parents, ils en pensent quoi ?

C'est tout de même grâce aux autres que je me prépare finalement à aller porter plainte, j'ai pris toutes les infos, j'ai même eu peur que le vieux soit déjà mort, moi qui le rêvais crevé depuis si longtemps. Pour la première fois depuis vingt ans, je l'ai voulu vivant.